

Montreux : [1ère partie]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 18

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an : 4 fr. — Six mois : 2 fr. — Trois mois : 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Montreux.

Il nous tombe sous la main une brochure intitulée : *Guide à la vapeur, grrrande vitesse, spécialement destiné aux étrangers qui visitent Montreux, par M^{re} Coco, chien savant.*

Ce petit opusculé, caché sous le voile de l'anonyme, est palpitant de gaieté, d'humour, de vives saillies. On le lit sans interruption du commencement à la fin, comme on vide d'un trait un verre de champagne où l'écume pétille et déborde. Nous ne voulons pas faire l'analyse complète de ce petit écrit qui, nous n'en doutons pas, sera bientôt dans toutes les mains. Voici quelques lignes empruntées à M^{re} Coco :

« Les mœurs de Montreux sont simples et pures. La charrue de la civilisation moderne, sauf la large balafre du chemin de fer, n'y a pas encore creusé de profonds sillons. Nous avons, à Montreux, des paysans riches de centaines de mille francs, dont la souche généalogique s'est pétrifiée ou carbonisée dans la nuit des temps, généalogie dont chaque fa-

mille princière de l'Europe serait fière ; mais dans ce pays, tout cela passe inaperçu.

Le paysan de Montreux, tout en professant pour les titres de noblesse bien portés, toute la déférence qui leur est due, a la simplicité de croire que l'on peut être noble sans titres et vice-versa. Mais la fine fleur de ces mêmes paysans n'est point exempte d'une légère teinte de ce je ne sais quoi qui ressemble très fort, bien qu'en petit, à la nuance qui forme le haut degré de l'échelle sociale à Vienne, St-Petersbourg, voire même à Berne ou à Pékin. Vous les voyez vêtus d'un simple molleton, portant la hotte, béchant et mangeant avec leurs domestiques ; bons, hospitaliers, affables et polis envers tout le monde exactement comme ces grands seigneurs de vieille roche qu'on reconnaît à première vue à la simplicité de leurs manières, mais qui vous envoient, à la Montmorency, leur palefrenier à quiconque leur propose de vider une querelle sur le terrain, quand le blason du champion provocateur est d'une four-née plus récente que la leur.

Quoiqu'on fasse pour niveler les conditions sociales, il y aura toujours des degrés qui sépareront le

Feuilleton du Conteur Vaudois.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(9)

Il y avait chez cette adorable enfant une telle sollicitude pour son vieux garde-malade, un si grand désir de complaire à tous ses vœux, à toutes ses fantaisies, que, dès le lendemain, dès sa première visite, elle me dit :

— Ami, j'ai pensé toute la nuit à ce que tu me demandais hier, et j'ai trouvé, je crois, de quoi te contenter.

— Il fallait reposer, et non pas fatiguer votre pauvre petite tête souffrante, lui répondis-je d'un ton de doux reproche. Le sommeil vous fait tant de bien !... C'est mal d'oublier mes ordonnances. Je vous en veux beaucoup ! et cependant, je vous pardonne et vous écoute. Voyons, qu'avez-vous imaginé ?...

— Eh bien ! poursuivit-elle, il venait quelquefois chez les parents qui s'étaient chargés d'être ma famille, un ancien ami de ma mère, un vieillard un peu plus blanc, un peu moins bon que toi. J'ai toujours cru qu'avant son mariage il

avait aimé ma mère, aimée d'amour. Celui qui fut mon père fut préféré ; mais sa tendresse étouffa sa jalousie, et ce noble cœur resta l'ami de celle dont il ne pouvait être l'époux. Ma mère mourut, et cette affection devint mon unique héritage. Ah !... pourquoi n'a-t-on pas voulu le laisser m'emmener avec lui ? J'aurais eu un père !... Mes parents refusèrent, pour faire parade de générosité. Leur générosité me coûta cher ! Bien souvent j'entendis le vieillard leur adresser des reproches et même des injures.

— Les étrangers, s'écria-t-il un jour, sont plus sensibles aux pauvres et aux orphelins que ceux même de leur famille. Les parents, dès qu'on a besoin d'eux, dès que la parenté leur coûte une obole, sont les ennemis les plus cruels et les plus inhumains !

En même temps, il me prodiguait des caresses et des consolations. Tout cela se passait aux jours de mon enfance... Un soir enfin, sa franchise le fit chasser. Je pleurai, moi, de le voir partir !... C'était la seule voix amie qui parlait à mon oreille. « Adieu, mon enfant, me dit-il avec émotion, adieu, Rose Blondinette !... » C'était un nom d'amitié qu'il me donnait toujours. Puis il ajouta, en pesant bien sur ses paroles : « Si jamais tu étais trop malheureuse, viens te réfugier chez moi ; tu seras ma fille ! entends-tu bien ?... répéta-t-il encore,